VI

DE QUELQUES ANIMAUX DANS LA LITTÉRATURE ET DANS L'ART

PAR F. PRÉCHAC
Professeur à la Faculté des lettres de Lille

I. — QU'EST-CE QUE LE « MULLUS »?

Dans une des satires d'Hor. (2, 2, 33 ss.), Ofellus est houspillé : ses goûts culinaires sont ridicules. N'apprécie-t-il pas un « mulet » uniquement parce qu'il pèse trois livres et que ce poisson, en général, est moins gros? « Mulet » est le nom que les traducteurs d'Horace, en prose et en vers, donnent depuis longtemps au *mullus* : Patin (Charpentier, 1860), Anquetil (Hachette, 1875), Leconte de Lisle (Lemerre, s. d.), F. Richard (Garnier, 1931), Villeneuve (Belles-Lettres). Le seul Rigault (Garnier, 1856) le nomme « barbeau », voulant dire, sans doute, « barbeau de mer », ou « rouget-barbet », ou « mulet-barbet », ou « barbarin », ou « surmulet », termes synonymes d'après l'*Encyclopédie méthodique*[1] du XVIII[e] siècle. Qui a raison?

Il est clair qu'il s'agit toujours du même poisson et d'un poisson recherché[2], quand l'auteur Crispinus promet à ses invités un *mullus* de deux livres[3] — ce devait être la belle taille[4] — ; ou quand le goinfre Caecilianus en escamote à table la moitié d'un[5] (fine et bonne ration pour son repas du lendemain) ; ou quand Tibère, ayant reçu en cadeau un *mullus* « énorme » — quatre livres et demie — le fait porter au marché[6] ; ou quand le parvenu Crispinus, pour satisfaire son appétit, en achète un de « six livres » — chiffre peut-être « enflé[7] » ; ou quand nous voyons vendre à des prix fabu-

1. *Dictionnaire de toutes les espèces de pêche*, Paris, Agasse, an IV.
2. Sen., *Ep.* 77, 16.
3. Mart. 3, 45, 5.
4. Cf. le passage d'Horace et Plin. 9, 64 : *binas — libras ponderis raro admodum exsuperant (mulli).*
5. Mart. 2, 37, 4.
6. Sen., *Ep.* 95, 42.
7. Juv., *Sat.* 4, 16.

leux[1] ce gibier d'eau pêché dans la mer de Toscane au large de l'Italie[2], ou sur le rivage de la Corse[3], ou dans l'Océan[4], ou à l'embouchure des fleuves (Plin. 9, 65 : *litorales* [*mulli*]), ou dans les rochers, comme ceux de Taormina[5], habitat imprévu et rare qui en augmente le prix ; ou bien lorsqu'on l'entretient et l'apprivoise dans des viviers[6], — où il cesse de grandir[7], — en attendant de le regarder vivre, cuire et mourir avec des tons « rouge-feu plus vifs que le carmin », puis « sanguinolents », bientôt irisés, enfin uniformes[8], et de contempler les *mulli* dans un plat maritime très raffiné — truffé d'oursins — auquel ils servent de « plancher[9] ».

Mais Pline nous apprendra leurs caractères distinctifs, que nous entrevoyons déjà. Leur nom est emprunté, dit Fenestella, à leur couleur, pareille à celle de la chaussure (écarlate[10]) dite *mulleus*[11] (la chaussure des anciens rois d'Albe, des sénateurs ayant exercé des fonctions curules). Ils ne dépassent guère le poids de deux livres[12]. Ils portent deux barbillons à l'extrémité de la lèvre inférieure[13], se nourrissent d'algues, d'huîtres, de vase et de la chair d'autres poissons[14]. La précaution gastronomique[15] d'assister à leur agonie démontre qu'ils doivent être mangés très frais[16].

Il ne peut s'agir du « mulet ». Ou ce mot, en effet, désigne une famille comprenant des poissons différents de couleur : et il manque

1. Sen., *Ep.* 95, 42; Juv. 4, 15; Suet., *Ner.* 34; Macr. 3, 16, 9 (cf. Plin. 9, 67).
2. Juv. 5, 94 et 96.
3. Id. 5, 92 et suiv.
4. Plin. 9, 64.
5. Juv. 5, 92 et suiv. Cf. Sen., *Q. n.* 3, 18, 4 : *audiebamus nihil est : melius saxatili mullo.*
6. Cic., *Ad Att.* 2, 1, 7 : *nostri — principes digito se caelum putent attingere, si multi barbati in piscinis sint qui ad manum accedant; — Parad.* 38 *Videat (M. Curius) aliquem summis populi beneficiis usum barbatulos mullos exceptantem de piscina et pertractantem.*
7. Plin. 9, 64 : *nec in vivariis piscinisque crescunt.*
8. Sen., *Q. n.* 3, 18, 5; cf. Plin. 9, 66.
9. Sen., *Ep.* 95, 26.
10. Plin. 9, 65 : *nomen his Fenestella a colore mulleorum calciamentorum putat; —* 9, 66 : *squamae rubentes; —* Sen., *Q. n.* 3, 18, 5; — Auson., *Mosell.* 117 : *puniceis mullis.*
11. Sur cette étymologie, voir Ernout, *Dictionn. étym.*, s. v. *mulleus.*
12. Plin. 9, 64.
13. Id. 9, 64 : *barba genuina insigniuntur inferiori labro.* Voir, *supra*, les textes de Cicéron.
14. Id. 9, 64 : *Alga uescuntur et ostreis et limo et aliorum piscium carne.* Cf. 9, 65 : *laudatissimi conchylium sapiunt.*
15. Plin. 9, 66 : *exspirantem — spectari proceres gulae narrant.*
16. Sen., *Q. n.* 3, 18, 3.

trop évidemment de précision. Ou on l'applique au poisson dit spécialement « mulet ». Celui-ci est hors de question. « Sa tête est brune avec quelques reflets dorés ; le dos est bleu foncé ou gris de fer : cette couleur s'éclaircit sur les côtés ; le ventre est d'un blanc argenté ; ... on voit » sur les flancs « des lignes parallèles, alternativement tirant au noir et au blanc, qui s'étendent de la tête jusqu'à la queue ». Doit-il au moins être mangé très frais? « La chair de ce poisson a l'avantage de se mieux conserver » (que celle du bar, laquelle se corrompt assez vite) « sans se gâter : ce qui fait qu'on peut le transporter au loin[1] ».

Et le surmulet?

Par sa forme, par le nombre et la disposition de ses nageoires et de ses ailerons, la disposition de ses écailles, il rappelle le mulet[2]. Mais « il porte des barbillons qui ont leurs attaches à l'extrémité de la mâchoire inférieure[3] » (= *mullus barbatus*, Linné). « Quand il fait chaud, il s'approche de la superficie de l'eau » (de là peut-être cette sociabilité qu'aimaient au temps de Cicéron les grands de Rome). « Il est rouge-carmin ; les écailles sont si transparentes qu'on aperçoit au travers la couleur de la peau, qui est d'un beau rouge, et lorsqu'on les a enlevées, la couleur rouge du poisson est plus sensible. » Elle subsiste lorsqu'il « est cuit... Seulement, quand on a ôté les écailles, on n'aperçoit plus les reflets dorés qu'on voit sur les poissons nouvellement tirés de l'eau » (le *mullus surmuletus*, Linné[4], a une livrée analogue ; il porte, en outre, deux raies jaunes longitudinales[5]). « C'est un poisson singulièrement estimé. Sa chair est blanche et se lève par feuillets ; elle est d'un goût excellent », — « plus délicate que celle du mulet » (de là, dit l'auteur de l'article, le nom de surmulet). « Malheureusement, elle n'est pas de garde, il faut le manger dans les vingt-quatre heures. » Pour plus de sûreté, les Romains le mangeaient sortant de l'eau ! « La nourriture de ce poisson consiste en mollusques[6] », crustacés, vers et, au moins dans la grande variété [*mullus surmu-*

1. *Encycl. méth.*, s. v. « mulet ».
2. *Ibid.*, s. v. « surmulet ». Il s'agit, d'ailleurs, d'une tout autre famille (voir *Encycl. brit.*, 11e éd., s. v. « mullet » : « red mullets » et « grey mullets »).
3. *Ibid.* De ces *barbae* Elagabal emplira des saladiers, Lampr. 20, 7.
4. Plin. 9, 64 : *genera eorum plura*. Il y a plus d'une variété de ce poisson écarlate et barbelé (*mullus*).
5. *Encycl. brit.*, l. l.
6. *Encycl. méth.*



Enciclopedia italiana

FIG. 1



Cliché Ed. Sandoz

FIG. 2

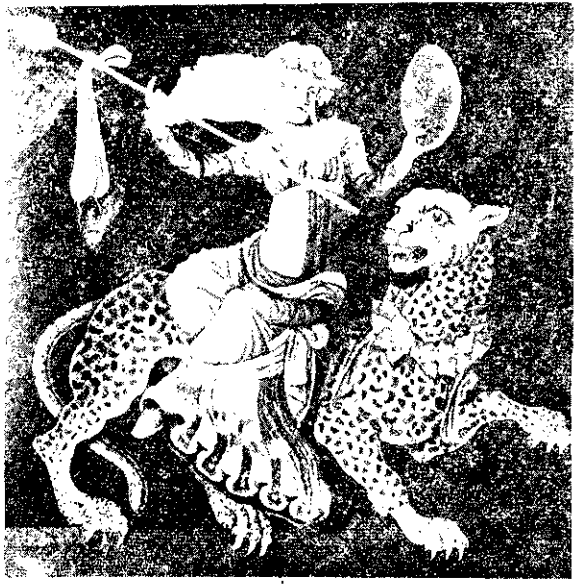


Fig. 3



Fig. 4

letus, Linné], en petits poissons[1]. « De juillet jusqu'en août, il est dans sa grandeur, qui n'excède guère huit à neuf pouces (= 0m20 à 0m25)[2]. » La grande variété atteint 0m30 à 0m35[3]. Il abonde dans la Méditerranée[4]. C'est la *triglia* des Italiens ; mais les Toulonnais passent pour savourer les spécimens les plus beaux. On la pêche aussi dans l'Océan (*Encycl. méth.*). Voilà bien le *mullus* de Pline[5].

Le nom usuel de « surmulet » s'impose donc aux traducteurs de la satire d'Horace. C'est celui que porte le même poisson dans la traduction de la *Moselle* d'Ausone (v. 177), par De La Ville de Mirmont[6], par Max Jasinski[7], et dans celle des *Questions naturelles* de Sénèque, par Paul Oltramare (3, 17, 2 ; 18, 4 et 6)[8]. Le mot latin *mullus* et quelques synonymes français (mots composés, voir *supra*, p. 102) du nom « surmulet » expliquent, sans doute, la belle fortune qu'a eue dans notre langue le pseudo-équivalent « mulet[9] ».

II. — Tigre, panthère et guépard

Les félins jouent de malheur dans la littérature latine. Les tigresses y sont dites arméniennes, hyrcaniennes, alors qu'un Aristote, un Elien leur assignent l'Inde pour habitat. Le léopard est dit *sublimis* (Juv., 11, 123) : reconnaissons que l'un des mots risqués par les traducteurs, « prestigieux », est un pis aller, et que la traduction, « debout sur les pattes de derrière », n'évoque pas nettement la chose. Consultés au sujet de ce félin, les archéologues affirment que d'une manière générale les artistes de l'antiquité n'ont su représenter ni léopard ni panthère ; cela reviendrait à dire qu'ils ne les ont jamais regardés ni vus, ce qui est faux, puisque les auteurs en parlent et que nous connaissons des

1. *Encycl. brit.*, l. l.
2. *Encycl. méth.*
3. Trousset, *Encycl. méth. universelle illustrée*, 1887.
4. *Ibid.* Images antiques, ap. Keller, *Ant. Tierwelt*, II, fig. 120, 124, 161.
5. Cf. Arist., *Hist. des anim.*, trad. Camus, 1783, II, p. 787.
6. *La Moselle*, éd. crit. et trad. fr., Bordeaux, 1889.
7. Ausone, *Œuvres*, vol. I, Garnier, 1935.
8. Paris, Belles-Lettres.
9. Il me souvient qu'un fin lettré, M. le préfet F. Ceccaldi, me signala un jour l'impropriété de ce terme. Je dois aussi des remercîments à M. Villeneuve, dont l'excellente traduction d'Horace permet de circonscrire les parties du texte dont l'interprétation reste problématique ou se prête à des rectifications de détail.

images de la panthère fort ressemblantes (Saglio, *Venatio*, un combat contre des panthères, p. 703).

Les archéologues, à la vérité, pouvaient tout éclaircir. A la panthère (ou léopard) qui figure sur tant de monuments, ils reprochent d'avoir cou long et mince, parfois démesuré lorsqu'elle regarde au-dessus d'elle ; tête petite ; moucheture noire au lieu de taches brunes ocellées ; ongles toujours sortis, même dans la marche ; longue queue, de poil plus dru vers le bout ; hautes jambes de chien danois ou lévrier ; — et de n'avoir pas l'air terrible ! En mettant bout à bout ces traits prétendus inexacts, on trace le portrait du guépard, doux et joli félin, élancé, ami de l'homme (s'il n'est maltraité), chasseur comparable au lévrier. Il y a guépard d'Afrique, guépard syrien, transcaspien, persan, ou indien [cheetah] (fig. 1 et 2)[1].

Ce félin était connu dans l'antiquité : les témoignages d'ordre littéraire[2] et archéologique[3] recueillis par O. Keller (*Die antike Tierwelt*, I, p. 86 et suiv.) en font foi. Et il y faut joindre les guépards étrusques[4]. Il n'est que de rapprocher des cheetahs antiques déjà identifiés les « panthères », dont les proportions évoquées à la belle époque de l'art ont tant choqué les modernes.

Souvent la mythologie figurée, comme les tableaux de chasse, est illustrée de guépards. Le mythe du Dionysos indien les appelait ; et le culte dionysiaque devait s'accommoder aisément de bêtes apprivoisées — tout comme le travail des artistes ! Voici à l'intérieur d'une coupe grecque du v^e^ siècle, conservée à Monaco[5], une ménade furieuse tenant à la main, tête en bas, un jeune guépard dont les taches sont stylisées en séries géométriques[6].

1. Je remercie MM. les professeurs Bourdelle et Malaquin d'avoir mis à ma disposition les meilleurs livres des naturalistes sur le guépard ; M. le sculpteur Sandoz de m'avoir montré d'exemple comment un grand animalier représente et stylise ce félin, et signalé dans l'art égyptien le fennec, « renard manqué ».

2. Élien, *Nat. anim.* 17, 26 ; Arrien, *Ind.* 15, 3 ; Phèdre, *Append.*, p. 157, Rob., *De monstris ; Anth. Lat.* R., 360.

3. *Œuvres d'art de la XVIII^e^ et XIX^e^ dynastie égyptienne ;* (cf. Boussac, *La nature*, 1908, 1^er^ trimestre, p. 248 et suiv.) ; Peinture funéraire de Cyrénaïque ap. Pacho, *Relation d'un voyage...*, 1827, Atlas, pl. II, fig. 2 ; texte, p. 376, « léopard » ; vase d'Arcésilas (Cabinet des médailles) [ici le guépard porte un collier] ; coupe de Vulci au Brit. Mus. (O. Keller, *Thiere des class. Altert.*, 1887, p. 155, fig. 35) ; vase du musée de Berlin 2154 (identification plausible).

4. Weege, *Etruskische Malerei*, Halle, 1921, p. 70 (*Tomba Querciola* de Corneto).

5. Ducati, *Stor. della ceram. gr.*, II, p. 330.

6. Le cou ici rentre et se renfle, comme chez certains guépards au repos ; ce-

Dans la maison des masques à Délos, un bel ensemble de mosaïques du IIe siècle montre coiffée de la mitra une ménade au tambourin et au thyrse, assise sur un vrai guépard au collier de lierre (fig. 3) : l'animal est en marche et ses ongles font saillie ; la queue repliée est bien un fouet. La robe orangée sur le dos, jaunâtre sur les flancs, très claire au ventre et sous le col, offre une moucheture noire irrégulièrement semée. Hauteur des jambes, sveltesse et longueur de l'encolure, exiguïté de la tête légèrement élargie par les poils des mâchoires sont caractéristiques, sans compter la barre brune qui joint l'œil à la commissure de la lèvre. Cet œil est trop grand, comme il arrive dans les copies hâtives des chefs-d'œuvre. Dans un bas-relief d'Herculanum (*Myth. gén.*, Larousse, p. 152), on voit sous le trône de l'éphèbe Dionysos un guépard accroupi, tête haute, ceint au-dessous de l'omoplate d'une guirlande de pampres. Et que d'autres en marche dans la dispute entre Athéné et Poséidon (cratère de Panticapée, Reinach, *Rép. vases*, I, p. 37), dans la pompe bachique[1] ; et que de peaux de cheetahs, au dos des ménades et des satyres[2]. — Après Dionysos, Thétis. Une amphore attique à figures noires du *Brit. Mus.* (B 215) montre la Néréide luttant contre Pélée, et sa métamorphose : un guépard est précisément schématisé sur son épaule : il représente la « panthère » mythologique. — Orphée joueur de lyre s'aperçoit sur une amphore italo-grecque, entre Eurydice et l'Érinnye (fig. 4) : même aux Enfers il charme les bêtes ; un guépard jaune et tacheté vient vers lui, à une allure cadencée[3]. — Avec deux centaures chasseurs, voici peut-être le félin familier : il ont capturé un daim et il court, lui, sous le ventre de l'un d'eux, en avant du lévrier[4]. — Après les dieux, les satrapes. Le « sarcophage d'Alexandre », chef-d'œuvre de la sculpture ionienne

lui qui est au premier plan du cortège des rois mages peint par *Gozzoli* (thèse de M. Lagaisse, pl. XXV, p. 112) ou les guépards stylisés de M. Sandoz (Salon, 1936) ; le guépard qui va bondir sur une antilope dans une miniature indienne du XVIIe siècle (*Orbis pictus*, Band VI, pl. VIII), ou le guépard courant de Pisanello (Louvre).

1. Par exemple, Reinach, *Reliefs*, III, p. 85 ; *Myth. gén.*, p. 156.

2. Par exemple, dans le retour d'Hephaistos dans l'Olympe, le satire qui marche en tête (détail d'un cratère du musée du Louvre in *Mythol. générale*, Larousse, p. 119).

3. Amphore à volutes d'Armento (musée napolitain Santangelo) : Reinach, *Rép. vases*, I, p. 455.

4. Amphore Northampton à fig. noires : Buschor, *Griech. Vasenmal.*, 1921, fig. 79, p. 109.

de la fin du IVe siècle, nous présente sur l'une de ses faces étroites non une panthère mal faite, mais un vrai guépard que les Persans tuent à coups de hache et d'épieu, sans doute parce qu'à la poursuite du cerf, représenté sur la grande face, le goût du sang s'est réveillé en lui. — Comme motif d'ornementation, on trouvera ce même félin au flanc des vases grecs d'époque archaïque (où il y aurait lieu toutefois de le distinguer des lionnes sveltes, émaciées) ou d'époque postérieure : ceux-là n'ont-ils pas inspiré les décorateurs étrusques, qui en stylisèrent, affrontèrent de sveltes spécimens dans la « Tombe du lit funèbre », dans celle « du Citharède »[1]? Il est aussi dans les intailles (Furtwangl. I, XXVIII, 23), les enjolivures des boiseries (Blümner, *Kunstgew. i. Alt.*, I, p. 24), des ustensiles, anses de brocs et appliques (Rein., *Rep. stat.*, II, 2, p. 724, 5 ; 725, 1) de Grèce et de Grande-Grèce?

Voilà justement le *pardus sublimis* de Juvénal : debout, col allongé, peut-être à demi tourné, gueule ouverte, il rehausse par sa forme élégante l'énorme défense d'ivoire, pied fastueux d'une table ronde[2] en bois de thuia. Que de fois le *pardus mansuetus* n'est-il pas, à notre insu, dans les textes latins et grecs ! Pline connaissait bien la panthère : il savait que ses ongles sont rétractiles, craignent la friction du chemin[3]. Et pourtant il a certainement compris le guépard dans les « bêtes d'Afrique », les « variae », les « pardi », les « pantherae[4] ». Aristote, par le mot πάρδαλις, désigne tantôt la panthère, tantôt (*Physiogn.*, 809b, 36 et suiv.) le guépard — qui est appelé πάρδαλις en toutes lettres sur une peinture de Marissa, où il fait tête debout à un cavalier menaçant (Reinach, *Rép. peint. gr. et rom.*, p. 300, n° 3). Mais voici d'autres possibilités de le rencontrer dans les textes. Avant Aristote, ou plutôt avant l'explorateur Néarque, cité par Arrien, il s'appelait en Grèce *tigris*[5] ! Ce nom d'origine arménienne[6] est appliqué par Phèdre (*Appendix*, p. 157, Rob., *De monstris*) aux guépards qu'élèvent en guise de chiens des femmes barbues près des montagnes d'Arménie (Keller, *l. l.*). Vir-

1. Weege, *op. cit.*, p. 68, 99 ; cf. p. 91, tombe *del Barone*.

2. Juv., éd. Weidner, Leipzig, 1889, p. 233, mais *pardus* = « panthère ». V. cheetahs assis ou debout, tête haute, fig. 2 ; Rein., *Peint.*, 109, 3 ; *Rel.*, III, 167.

3. Plin. 8, 41 ; — taches ocellées, 8, 62 ; — queue sans touffe terminale, 11, 265.

4. Comme les Grecs sous le mot πάνθηρ, cf. *Lexic.* Liddell-Scott-Jones, s. v. : « a term applied to various spotted *felidae* ».

5. Arr., *Ind.* 15, 3 (trad. P. Chantraine, Belles-Lettres).

6. Varr., *L. l.*, 5, 100. Cf. Ernout, *Dictionn. étym. de la l. lat.*, p. 997.

gile paraît s'y laisser prendre : et son Daphnis, — souvenir des *Liberalia* célébrées par César (?) — mettra des « tigresses arméniennes » au char de Liber (*Ecl.*, 5, 29)[1]. En revanche, quand Didon prête pour mère à l'insensible Énée une tigresse d'Hyrcanie, elle évoque un habitat du tigre dûment repéré (Mel., 3, 5, 7, Pline, 8, 66). — Quant aux *variae* de l'arène, elles ne furent parfois que des guépards, par ex. aux jeux Apollinaires de 42 : témoin sur le denier de la *gens Liuineia* (Babelon, *Monn. cons.*, II, p. 142 et sq., nº 12, coll. d'Ailly, 11882, 11883), un guépard tacheté (appelé tigre).

F. PRÉCHAC.

VII

VOLTUR

PAR J. HEURGON

Chargé de cours à la Faculté des lettres d'Alger

Les diverses tentatives qui ont été faites jusqu'à présent pour rattacher le nom latin du vautour, *uoltur*, à une racine indo-européenne sont demeurées sans résultats décisifs. Vanicek[2] le faisait venir de *uolare* et O. Keller[3] de *uoluere*, à cause des cercles que le vautour trace dans l'air en volant. On a tendance aujourd'hui[4] à le rapprocher de *uellere*, « arracher », et à supposer à l'origine une racine **uel-*, attestée dans le got. *wilwan*, « ravir », et le grec ἁλίσκομαι, « être pris ». On cite, d'autre part, le terme homérique (F)ἕλωρ, (F)ελώρια, employé pour un cadavre qui sert de proie aux chiens, aux chacals, aux oiseaux. Ces étymologies ne rendent compte que d'une partie du mot ; le suffixe *-tur* reste inexpliqué[5].

1. Les guépards figurent aux fêtes bachiques romaines de 42-43 (Babelon, II, p. 548 et sq., *gens Vibia*, n. 24, coll. d'Ailly, 16614), comme aux fêtes grecques de Délos (fig. 3), d'Andros (B. N., anc. fonds, 3102 f et g), de Carie, B. M., *Catal...*

2. *Etym. Wörterbuch d. lat. Sprache*, s. v.

3. *Die ant. Tierwelt*, II, p. 30.

4. Walde, *Lat. etym. Wörterbuch*, 2e éd., s. v.; Ernout-Meillet, *Dict. étym. de la langue lat.*, s. v. Cf. Solmsen, *Zeitschr. f. vergleich. Sprachforsch.*, XXXII, 279.

5. Un nom d'agent formé sur *uellere* donnerait **uol-tor*. Seuls sont comparables, en latin, *astur* et *turtur*. Ennius (*Ann.* V, 138) dit *uolturus*, Plaute (*Truc.* 337) *uolturius*, comme s'ils avaient conscience que *uoltur* est un emprunt étranger, qui a besoin d'être latinisé.